

C'EST À DIRE

t Potsdamer Platz

un
iers

Potsdamer Platz, au cœur de Berlin réunifié: il n'y a rien à voir. Ce haut lieu de la mémoire demeure à titre provisoire un non-lieu de l'histoire.

Par Jean-Bernard Vuilleme

Un lieu historique se donne à voir et à comprendre comme un îlot insubmersible dans le cours du temps. Et s'il ne se prétend pas vraiment indestructible, du moins proclame-t-il la permanence de la mémoire. Cathédrale. Palais. Avenue séculaire. Ruines pieusement conservées, peut-être restaurées, ou encore quelque cité archéologique désengloutie. Quelle que soit sa nature, le lieu historique est avant tout visible, et pour ainsi dire palpable. Comme le commun des hommes, l'histoire ne croit vraiment qu'à ce qu'elle voit. Comment un lieu où il n'y a rien à voir pourrait-il devenir historique?

Il existe pourtant des lieux historiques visibles dans lesquels il n'y a rien à voir, des exceptions comme ces champs de bataille qui ne sont que des champs de patates, Waterloo par exemple, où les gens se rendent en pèlerinage, regardent un instant la morne plaine et puis s'en vont faire la file pour plonger dans le spectacle d'une sanglante reconstitution audiovisuelle. Mais l'exception des exceptions, le véritable non-lieu de l'histoire européenne se trouve à Berlin, précisément aux abords et au centre de la Potsdamer Platz aujourd'hui accessible par une station nouvelle du S-Bahn. On émerge du souterrain et l'on arrive au milieu de rien. Juste une route, souvent engorgée, qui traverse un immense terrain vague. Et beaucoup de gens font un arrêt à Potsdamer Platz pour regarder ce terrain vague comme s'il s'agissait de la huitième et dernière merveille du monde. On peut y voir tout de même des touristes, souvent japonais, occupés à braquer leurs objectifs sur le terrain vague afin de se rappeler plus tard qu'il n'y avait vraiment rien à voir. On peut bien sûr s'y promener et croiser avec un peu de chance des mères et des pères de famille qui regardent leurs gosses jouer dans l'herbe. Ils ont une émotion particulière dans le regard, et même dans leur façon de marcher et de respirer lentement, à pleins poumons, comme si l'air pourtant pollué de la Potsdamer Platz leur avait manqué pendant longtemps.

Mais quoi de plus simple que de les comprendre puisque l'on est soi-même venu chercher cette émotion historique et qu'elle nous a saisi, comme par miracle, sitôt parvenu dans ce non-lieu.

A l'exception de la Grenzpolizei de la République démocratique allemande, personne n'aurait marché dans ce terrain vague avant le 9 novembre 1989. On se tenait seulement autour du mur qui l'encerclait et l'on se contentait de contempler cette blessure hérissée de menaces entre Berlin-Ouest et Berlin-Est. Non-lieu désolant de l'histoire. Spectacle sinistre. Un inconscient parachuté sur cette planète clôturée par le Mur, entre deux miradors, n'aurait pas manqué de se faire déchiqueter par l'éclat d'une mine, à moins d'être pulvérisé par une rafale avant même d'avoir touché le sol.

Ainsi mitonne dans la conscience historique l'émotion de fouler un sol interdit de vie pendant près de trois décennies et qui fut avant la guerre le centre trépidant d'une capitale réduite à cette humiliation après avoir terrorisé le monde. C'est ici, dans ce no man's land que l'Allemagne voudrait symboliquement se ressouder à la face du monde, non du Reichstag. La Potsdamer Platz n'est plus qu'un non-lieu historique transitoire vendu au plus offrant. Les projets foisonnent. La société Daimler-Benz se pose aujourd'hui en grand colonisateur, talonnée par le Japonais Sony qui vient d'acquérir 30 hectares pour 101 millions de marks (remarquer le million supplémentaire «symbolique») en vue d'y construire son principal centre européen dès 1994. Dans la nouvelle capitale allemande, la Potsdamer Platz rasée par les bombes en 1944 devient cinquante ans plus tard théâtre d'une bataille économique.

Peut-être sera-t-elle paradoxalement moins spectaculaire quand il y a aura de nouveau quelque chose à y voir. Comme un gros pansement architectural posé sur les saignements de la mémoire, une place nouvelle surgie de rien, d'un geste soucieux pourtant d'effacement aussi bien que d'affirmation.

J.-B. V.